

cette vie et par de-là ce monde. Cette tendance spiritualiste a même été par quelques-uns d'eux, et entre autres par Pascal, poussée jusqu'à l'excès ; et Molière, disciple de Gassendi, le seul grand écrivain de cette époque qui n'ait pas subi l'influence du cartésianisme, a combattu et tourné en ridicule cet excès dans quelques-unes de ses comédies. C'est de cette tendance spiritualiste exagérée qu'il se moque, lorsque dans *les Femmes savantes* il fait dire à Philaminte :

Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,  
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?

Le bonhomme Chrysale répond :

Oui, mon corps, c'est moi-même, et j'en veux prendre soin,  
Guenille, s'il vous plait, ma guenille m'est chère.

Ces vers ne sont-ils pas sous forme comique la continuation de la querelle entre Descartes et Gassendi ? Ne nous semble-t-il pas entendre Gassendi appeler encore Descartes, *o mens*, ô esprit ? N'est-ce pas la même plaisanterie reproduite sur le théâtre ? Mais les protestations et les plaisanteries de Gassendi et de Molière ne servent qu'à nous confirmer la réalité de cette tendance spiritualiste de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle et à nous montrer son origine dans l'esprit même de la philosophie de Descartes.

Non seulement tous les grands écrivains de ce siècle sont pénétrés de l'esprit de la méthode et de la philosophie de Descartes, mais ils ne connaissent pas d'autre philosophie, et ils n'émettent pas une opinion philosophique qui ne soit marquée au coin du cartésianisme. Nous en aurons la preuve si nous examinons rapidement leurs ouvrages, en ne les considérant que sous le point de vue de la philosophie.

.....  
F. BOULLIER.